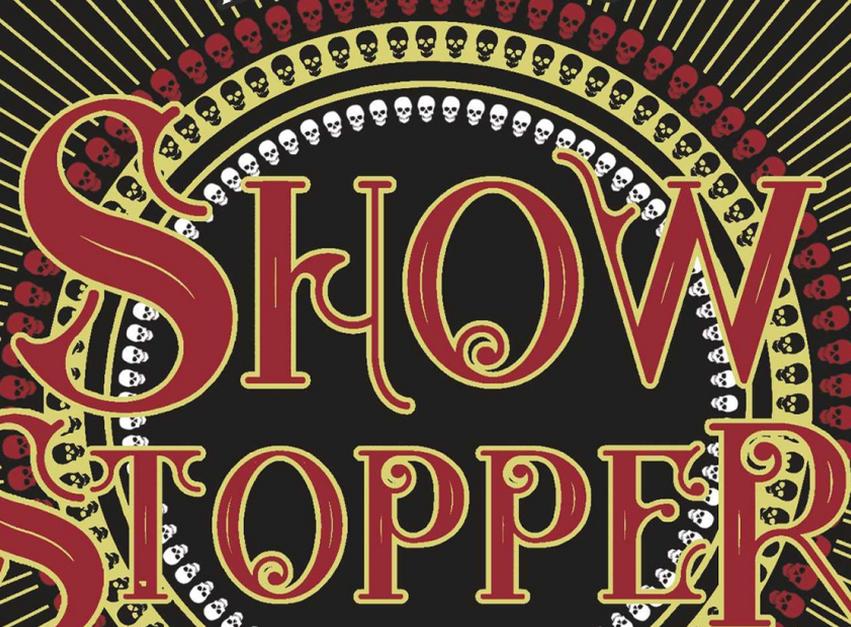




QUAND LE SPECTACLE
A LE GOUT DU SANG



SHOW STOPPER

HAYLEY BARKER



bayard

SHOW
STOPPER

Hayley Barker est diplômée de l'université de Birmingham et a enseigné l'anglais au collège pendant dix-huit ans. *Show Stopper*, son premier roman, lui a été inspiré par l'angoisse qui l'a saisie devant la multiplication des crimes et l'animosité grandissante envers les minorités en Angleterre. Elle vit dans l'Essex avec son mari et ses deux jeunes fils.

Pour Mark.

Illustration de couverture : © Liam Drane

Titre original : *Show Stopper*

Ouvrage initialement publié par Scholastic Ltd., Royaume-Uni, en 2017.

© 2017, Hayley Barker

© 2019, Bayard Éditions pour la traduction française

18, rue Barbès – 92128 Montrouge

ISBN : 978-2-7470-9132-9

Dépôt légal : novembre 2019

Tous droits réservés. Reproduction, même partielle, interdite.

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

SHOW STOPPER

HAYLEY BARKER

Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne)
par Laurence Bouvard

Prologue

HOSHIKO

Les cris du public, au-dessus duquel je suis suspendue, résonnent dans ma tête. Même à trente mètres du sol, je distingue chacun des visages dans la mer humaine à mes pieds.

Je commence à me balancer. D'avant en arrière. D'avant en arrière. Je prends de l'élan, de la vitesse, du rythme : avant, arrière, avant, arrière.

Il n'y a plus que moi à présent. Seul le balancement de mon corps compte. Si je lâche trop tôt, je n'atteins pas le fil, si je lâche trop tard, je passe par-dessus.

Dès que je suis parfaitement positionnée, je replie les jambes, puis je les déploie, et je me pose. Je reste accroupie, pieds recroquevillés, le temps que les vibrations sourdes s'estompent. Ma respiration devient plus régulière. Je maîtrise ; ici, je suis dans mon élément. Allons-y, donnons-leur ce qu'ils veulent.

Je me redresse. Facile. Je penche mon buste en avant tout en levant une jambe en arrière. Plus haut, encore plus haut, jusqu'à ce qu'elle dessine une ligne droite bien

verticale avec mon autre jambe, comme si mon corps devenait un gigantesque T. Je reste immobile en l'air pendant une ou deux secondes, puis j'enchaîne les sauts périlleux. Deux, trois, quatre. À chaque fois, mes pieds retombent sur le filin.

Je baisse les yeux sur la foule qui m'acclame, je plie les genoux, et m'assois à califourchon sur le câble. Je l'agrippe à deux mains et je me mets à tourner en vrille, de haut en bas. Plus vite, toujours plus vite, emportant dans mon tourbillon les spectateurs en délire. Lorsque leurs cris donnent l'impression qu'ils vont faire exploser le toit, je m'arrête et je me relève.

En avant pour le clou de mon petit numéro.

Des coulisses, on me tend un tabouret. Je le soulève. Mes pieds s'enroulent autour du fil et je me stabilise, puis j'avance jusqu'au milieu du câble. Un silence tendu s'installe : le public retient son souffle.

Je pose deux des pieds du tabouret sur le filin. Je prends mon temps. Maintenant, tout est une question d'équilibre. Et d'instinct. Je grimpe sur le tabouret et je m'assois en tailleur, bras écartés. Enfin, je replie les jambes sur ma poitrine, je me cambre, et je me mets debout sur le siège. Puis je me dresse sur la pointe des pieds, je lève une jambe et tourne sur moi-même, de plus en plus vite. Une toupie en apesanteur, très haut au-dessus du monde, défiant la gravité. Et tous les obstacles qu'on a, encore une fois, placés sur ma route. L'orchestre se met à jouer crescendo un air grandiose et festif. Des feux d'artifice éclatent autour

de moi, dans une cascade d'étincelles, comme des étoiles filantes. Tout en bas, dans l'arène, un groupe de gymnastes vêtus de blanc enchaînent les roulades et les sauts, mais le point central, c'est moi. Au zénith de ma gloire, je règne sur la scène en monarque absolu.

À cet instant, j'aperçois Silvio du coin de l'œil. Il m'observe depuis la plateforme, l'air furieux. Pourquoi ? Mon sang se fige lorsque je comprends.

Il voulait que je tombe.

Personne dans l'arène ne peut soupçonner sa présence, les grands rideaux bouffants masquent les extrémités de la plateforme.

Je suis seule à le voir.

Nos yeux se rencontrent au moment où il avance la main et la referme sur la corde. Son visage s'éclaire d'un sourire diabolique alors qu'il la secoue d'avant en arrière, lui imprimant la vibration qui me condamne à mort.

Garder l'équilibre est impossible, je tombe, la tête la première, sous le cri de surprise poussé en chœur par les spectateurs.

BEN

Je ne peux pas détourner mon regard de cette fille, suspendue là-haut. Elle doit être à trente mètres du sol, mais je distingue très clairement l'expression de son visage. Elle n'a pas peur, on dirait. Elle semble en colère. Pourquoi ?

Sans prévenir, elle commence à se balancer. Les projecteurs font étinceler les paillettes de son costume tandis qu'elle oscille d'avant en arrière. Une boule à facettes humaine projetant des cristaux lumineux dans l'arène. Ses longs cheveux noirs ondulent comme s'ils étaient vivants, tandis que la lumière se reflète sur leurs vagues satinées. Elle bondit sur le fil avec une telle agilité que j'en ai le souffle coupé.

Autour de moi, mes voisins prennent part à l'excitation générale. Mère, père, Francis, et même les gardes du corps, jubilent et trépignent avec tant d'énergie que je sens le plancher vibrer sous mes pieds.

Je la regarde à nouveau alors qu'elle évolue avec aisance sur le fil. Elle se met à danser, comme si elle était au sol.

Elle se tient sur une seule jambe, puis elle s'assoit, tourne en vrille et devient une lueur floue en mouvement.

On lui tend un tabouret. Je rêve ou elle le pose sur le fil avant de s'asseoir dessus ? Si cette scène était diffusée à la télé, je n'y croirais pas une seconde. Je penserais que c'est un trucage, un savant montage d'images. Mais elle est bien assise sur un tabouret. Un tabouret posé sur un fil.

Elle se lève. Non, elle ne va pas faire ça ! Elle se met debout sur le tabouret. Ça ne peut pas être réel.

Elle tourne sur elle-même. Sur un seul pied. Dans une spirale sans fin. Tout le monde est debout. Les spectateurs tapent des pieds, battent des mains dans un tonnerre d'applaudissements.

Et pourtant elle ne sourit pas. La courbe de ses sourcils sombres exprime le dédain. Elle est si proche que je peux voir les flammes dans ses yeux, tandis qu'elle tourbillonne toujours, les cils baissés, le regard rivé sur le public à ses pieds.

Je n'ai jamais vu une fille comme elle. Je ne peux pas m'empêcher de contempler son visage. Je vois ses yeux pivoter sur le côté, s'agrandir d'horreur. Je la vois basculer en arrière. Et tomber...

BEN

Depuis des semaines, l'arrivée du Cirque alimente toutes les conversations. Dès les premières publicités dans les journaux et en ligne, on a senti une excitation, comme une onde électrique, presque palpable. Le Cirque est venu à Londres pour la dernière fois il y a plus de dix ans. À l'époque, j'étais trop jeune pour être déçu lorsque mère et père nous annoncèrent que nous n'irions pas. Je me souviens qu'après la représentation, les grands ne parlaient que de ça. À la récréation, on se pressait tous autour d'eux pour les écouter. On était si nombreux qu'on devait s'agglutiner pour capter des bribes. Je n'avais que cinq, six ans, mais j'entends encore leurs exclamations.

– C'est de la magie ! s'était écrié l'un d'eux. Ils font de ces trucs c'est forcément de la magie !

Et cette fille aussi, qui avait rejoint le groupe et avait soupiré, les yeux brillants :

– On aurait dit un rêve, un conte de fées...

Aujourd'hui, le Cirque débarque et, à la fin des cours, tous les élèves semblent prendre la même direction, celle des terrains de sport sur lesquels il doit s'installer.

Pendant un moment, j'ai l'espoir ridicule de pouvoir me joindre à eux, mais il suffit que je me retourne vers Stanley, mon garde du corps, qui se tient discrètement au fond de la classe, pour comprendre : sa bouche se raidit et il secoue la tête. Son message est clair : *n'y pense même pas !*

Dans la voiture qui nous ramène à la maison, j'interroge Francis, mon frère jumeau :

– Ça ne t'embête pas, toi, de ne pas pouvoir assister à l'arrivée du Cirque ?

Il me toise, comme si j'étais fou.

– Pourquoi ? Qui peut bien avoir envie d'assister à l'arrivée d'une bande de Bâtards ?

Je me contente de hausser les épaules et de regarder par la fenêtre.

En rentrant, je ne m'arrête pas dans la cuisine pour demander un goûter à Priya, notre domestique, je grimpe directement au dernier étage et j'entre dans la bibliothèque. De là-haut, on voit à des kilomètres à la ronde, jusqu'au centre de la capitale auquel on accède par la route principale qui serpente vers la gauche, celle-là même qu'empruntera le Cirque.

Des enfants et des adolescents sont perchés par dizaines sur les poteaux de la clôture qui entoure les terrains de sport. J'ai un bien meilleur point de vue d'ici, mais je préférerais être parmi eux, à souffler des petits nuages de vapeur froide à chaque éclat de rire, les jambes pendantes, recroquevillé sur moi-même pour avoir moins froid.

Là-bas, il souffle un vent de liberté.

Il ne se passe rien pendant une éternité, puis quatre immenses camions apparaissent sur les lacets de la colline.

Six Bâtards et un garde sortent de chacun d'eux et les Bâtards entreprennent d'entourer quatre terrains de grandes barrières en acier. Ils travaillent vite, avec efficacité, et en deux temps trois mouvements, le public perché sur les poteaux ne voit plus rien.

Et le Cirque en devient encore plus mystérieux. Si vous voulez voir ce qui se passe à l'intérieur, il faudra payer, comme tout le monde. Personne n'a le droit de regarder gratuitement, à moins d'habiter sur les hauteurs, mais peu de gens sont assez riches pour posséder une propriété dans notre quartier.

Lorsque les Bâtards ont terminé, ils remontent dans les camions et repartent, laissant les enfants devant des kilomètres de barrières en acier.

Le Cirque doit être gigantesque pour occuper un tel espace.

Après leur départ, le calme revient. Certains rentrent chez eux pour dîner, mais d'autres les remplacent, puis repartent à leur tour, et toujours pas de Cirque en vue.

Comme je ne descends pas pour le dîner, Priya me fait porter un petit plateau. Je grignote, trop occupé à tendre le cou par la fenêtre pour manger.

Enfin, je l'aperçois qui grimpe la butte dans un déluge d'étincelles et de scintillements.

Le cortège.

D'abord, personne d'autre que moi ne peut le distinguer, puis, lorsqu'il franchit la crête de la colline, tous les spectateurs se mettent debout sur les poteaux, pour trouver la meilleure position.

Six chevaux blancs au trot, tous parés de guirlandes électriques, ouvrent la marche. Sur leurs dos, des garçons et des filles vêtus de costumes lumineux pailletés enchaînent les sauts et les acrobaties et, chose incroyable, retombent toujours sur leurs pieds.

Vient ensuite un cheval palomino à la robe luisante, bien plus grand que les autres. Il trotte en levant haut les sabots, le cou tendu vers l'avant, retenant manifestement son énergie.

Un homme portant un drôle de petit costume le chevauche, un minuscule singe sur l'épaule. Il tient une grande boîte d'où il tire des poignées de bonbons qu'il lance aux enfants. Les gamins sautent sur place, les mains tendues, et poussent des cris stridents pour attirer son attention.

Des dizaines de jolies camionnettes aux couleurs pastel arrivent ensuite, suivies par de gigantesques camions de matériel, puis d'autres, plus grands encore, qui, j'imagine, doivent héberger les Bâtards et le reste des animaux.

Une remorque géante, illuminée de centaines d'ampoules multicolores, clôt le défilé. Ses passagers – les artistes – saluent la foule. Des clowns jonglent avec des balles, des acrobates bondissent, et deux cracheurs de feu lancent de farouches langues de flammes.

Au-dessus du cortège, j'aperçois une fille, une funambule, qui caracole sur un fil.

Un projecteur éclaire d'une lumière blanche blafarde les figures qu'elle exécute dans le ciel d'un noir d'encre.

Le câble sur lequel elle évolue est tendu entre deux hauts mâts ; il longe les dizaines de véhicules. Elle tourbillonne et virevolte sur toute la longueur du convoi, aussi fluide que de l'eau.

Des faisceaux laser dansent autour d'elle et des feux d'artifice explosent dans le firmament, la parant d'étoiles dorées.

Son image est projetée dans le ciel sous forme de dizaines d'hologrammes. Où que l'on pose les yeux, des répliques de ses arabesques, de ses sauts, et de ses cabrioles illuminent l'obscurité.

On doit la voir à des kilomètres à la ronde.

L'une de ces silhouettes s'affiche juste à côté de la fenêtre, à quelques centimètres de mon visage. Soudain, elle lève les yeux. Son regard est inflexible. Elle est belle, mais quelque chose en elle me glace. Je sais bien que ce n'est pas vraiment elle qui me fixe, mais elle semble si proche que j'ai l'impression de pouvoir la toucher. J'ouvre la fenêtre le plus largement possible et je tends la main, je l'approche de la lumière qui irradie de sa silhouette, mais mes doigts ne saisissent que le vide.

C'est en la voyant danser dans la nuit que je me fais une promesse. Quoi qu'il arrive, et quelle que soit la décision de mes parents, j'irai au Cirque.

HOSHIKO

Les enfants postés le long des barrières applaudissent et poussent des cris de joie sur notre passage. La plupart d'entre eux sautent littéralement d'excitation, les mains crispées sur les bonbons que Silvio leur jette en pluie.

J'enchaîne les sauts périlleux en leur souriant et dès que mes pieds touchent le fil, je leur adresse des saluts et leur envoie des baisers !

Je les hais.

Tous.

Je me retiens de leur cracher dessus.

Cette fois, on y est : Londres. Le Cirque n'est pas revenu dans la capitale depuis dix ans, juste avant que je sois sélectionnée. Il n'est pas plus de dix-sept heures, mais il fait déjà nuit et les bâtiments qui nous entourent brillent de mille feux.

Au centre de cette vaste zone urbaine, la célèbre Maison du Pouvoir est baignée de lumière jaune et domine un labyrinthe de gratte-ciel et d'immeubles de bureaux. Le bâtiment est tellement gigantesque que je peux en distinguer les moindres détails, même d'aussi

loin, même en sautant et en dansant. Il est tel qu'Amina me l'a décrit. De bas en haut, des centaines et des centaines de corps humains, sculptés dans l'ébène luisante, forment une haute pyramide massive géante. Ces cadavres tordus, enroulés, empilés, enchevêtrés, et broyés les uns par les autres, représentent des Bâtards.

Au sommet, une énorme statue en or scintille au-dessus du monde, soutenue par les centaines de corps emmêlés ou repliés sous elle. L'homme aux muscles saillants – le surhomme, plutôt – contemple la cité à ses pieds en souriant tendrement.

Je frissonne et aussitôt mon manque de concentration fait trembler mes pieds.

Ce bâtiment incarne tout ce qui ne va pas dans la société. Il représente la domination, l'orgueil, le pouvoir. Il symbolise l'oppression : la multitude écrasée par une minorité. Le mal.

Je suis incapable de détourner mon regard. Je le fixe encore lorsque les camions passent les grandes portes en métal qui se referment derrière nous dans un claquement retentissant.

Au moins, je ne le verrai plus jusqu'à notre départ. D'ailleurs, ce sera notre seul aperçu du monde extérieur pendant deux semaines, jusqu'à ce que nous démonitions et remballions nos infrastructures avant de partir vers notre nouvelle destination. Le lieu où nous sommes, la ville où nous nous arrêtons, ne devraient pas avoir

d'importance, les gens qui affluent soir après soir sont les mêmes, où que nous soyons.

Mais on ne ressent pas la même chose ici, au cœur du pouvoir, là où se font les lois, où la Maison du Pouvoir a été installée.

Je frissonne de nouveau avant de sauter du fil.

Dès que les portes se referment, Silvio descend de son étalon palomino.

– Rassemblez-les et qu'ils commencent le montage, aboie-t-il en retroussant les lèvres d'impatience. Le temps, c'est de l'argent !

L'homme débonnaire et souriant qui distribuait des bonbons a disparu.

J'essaie de me diriger vers Greta et Amina, mais je ne suis pas assez rapide. Elles sont emmenées plus loin et je reste à l'arrière avec un autre groupe.

Chlac ! Le fouet s'abat sur mon dos alors qu'on nous conduit vers un tas impressionnant de matériaux de construction.

– Qu'est-ce que vous attendez, crétins ! hurle Silvio.

Nous nous serrons les uns contre les autres sous les coups qui pleuvent soudain. Les lanières en cuir frappent mes épaules, nos épaules.

– Au travail ! Allez, à quatre pattes, et commencez le montage !

BEN

Je passe la soirée assis dans la bibliothèque, devant la grande ville fortifiée qui se construit sous mes yeux. D'impressionnants échafaudages, d'immenses murs de métal sont assemblés par des dizaines de Bâtards qui manient le marteau et les clous avec une précision chirurgicale. Les tissus bouffants rouges, dorés et argentés qu'ils fixent à la fin donnent l'illusion de plusieurs dizaines de tentes, toutes équipées d'un toit en forme de dôme qui se dresse vers le ciel. Mais ce ne sont pas de vrais chapiteaux. Ce sont des structures en dur, conçues, j'imagine, pour enfermer des animaux. Et des Bâtards.

Certains bâtiments ont une taille plus imposante ; de nombreux autres sont plus petits, tous sont reliés entre eux par le haut, grâce à des passerelles aériennes fermées. Ainsi, lorsque la structure est montée, les artistes bâtards n'ont même pas besoin de mettre le nez dehors. Cet agencement les tient à l'écart des Purs, comme une colonie de fourmis géantes dans le ciel, des fourmis ouvrières qui, j'imagine, s'affairent aux quatre coins du Cirque pour nous divertir.

J'essaie d'apercevoir la fille, mais il fait de plus en plus sombre et de si loin, tout le monde se ressemble. Je vois sa photo cependant, elle passe en boucle parmi la dizaine d'images qu'ils projettent encore dans le ciel.

Je passe en revue tous les scénarios possibles pour convaincre mes parents de me laisser assister au spectacle. Ils ne seront jamais d'accord, pas avec leurs idées sur les Bâtards. Mais il faut que j'y aille. Je dois savoir si ce que tout le monde raconte est vrai. Il faut que je voie cette fille danser sur son fil.

HOSHIKO

Il fait nuit noire lorsque nous terminons le montage. Mes mains sont en sang et je sens mes jambes flageoler lorsque les portes des dortoirs s'ouvrent et se referment à clé derrière nous.

Six longues heures sans gardes, sans Silvio, et sans Purs, nous attendent. Enfin. Ils ne se donnent pas la peine de nous surveiller la nuit, pour faire des économies, je suppose. En même temps, où pourrions-nous aller ?

Les visages de mes compagnons défilent devant mes yeux, tandis que je cherche Greta et Amina dans la pièce. À première vue, on pourrait penser que nous n'avons absolument rien en commun. Une multitude de couleurs de peau et de croyances religieuses font tourner ce cirque maudit. Difficile de trouver un groupe plus disparate ! Mais si on y regarde à deux fois, nous nous ressemblons bien plus qu'il n'y paraît.

Il est rare qu'un Bâtard du Cirque arrive à l'âge adulte, nous sommes donc presque tous jeunes, même si la plupart ont l'air bien plus vieux qu'en réalité. Tous les visages – y compris les frimousses des enfants – sont marqués

de rides d'inquiétude et de fatigue, et beaucoup d'entre nous portent des cicatrices et des blessures, stigmates des risques que nous prenons chaque jour.

Dans un autre monde, chacun suivrait son propre chemin, mais ici, nous formons une unité. Nous partageons le même sort : nous avons les mêmes soucis, les mêmes malheurs, nous ressentons la même haine. Nous nous soutenons le plus possible, nous portons le fardeau les uns des autres. Ils sont ma famille désormais. La seule dont je me souviens vraiment.

Nous sommes une cinquantaine, parfois un peu plus, parfois un peu moins, au fil des arrivées et des disparitions.

Je repère Greta à l'autre bout de la pièce et elle se précipite sur moi, entoure ma taille de ses bras, et presse son visage contre mon ventre.

– Tu m'as trop manqué ! Je déteste quand on est séparées.

– Moi aussi. Où est Amina ?

– Elle est déjà à l'infirmerie. Un des nouveaux s'est fait écraser le bras pendant qu'il montait un échafaudage.

Je fais la grimace. Ce n'est pas bon, ça. Si sa blessure est trop grave, il ne pourra pas entrer en scène, et s'il n'est pas capable de remplir sa fonction, il deviendra superflu. Et on sait tous ce que cela signifie.

– Amina pense qu'elle peut arranger ça. Enfin, c'est ce qu'elle m'a dit...

Greta fronce les sourcils.

– Amina ne me dit jamais vraiment la vérité.

Je ne peux retenir un rire amer. Greta a raison : si ce pauvre garçon est renvoyé, Amina ne le lui dira pas. Elle inventera une histoire quelconque. Elle fait tout ce qu'elle peut pour épargner les détails sanglants à Greta. Moi aussi. On ne veut ni l'une ni l'autre que la petite lumière qui brille encore dans ses yeux s'éteigne trop vite.

Amina faisait pareil avec moi : elle m'offrait toujours une version édulcorée de la réalité. Et si je la laissais faire, elle continuerait aujourd'hui, même si ça ne sert plus à rien : toutes les illusions que j'avais sur la vie au Cirque se sont envolées depuis longtemps.

Très peu de conversations résonnent dans le dortoir ce soir, et la salle commune se vide au fur et à mesure que les Bâtards regagnent leur lit, épuisés. C'est un travail physique pénible de monter le Cirque en partant de zéro, et le premier soir, ils oublient toujours de nous donner à manger.

Je suis tentée d'attendre Amina, mais ce n'est pas une bonne idée. Elle ne reviendra peut-être pas avant demain matin, et dans le cas contraire, elle sera fâchée de me voir encore debout.

– Tu as besoin de dormir, me répète-t-elle toujours. Regarde ce qui m'est arrivé.

Elle a raison. Il ne faut pas négliger la moindre occasion de se reposer.

– Je vais me coucher.

Deux yeux bleus suppliants s'accrochent aux miens et je souris malgré moi. La question muette est tellement évidente !

Je proteste mollement :

– Non, pas question. Le lit est trop petit pour nous deux. Le tien est à côté du mien, de toute façon.

– S’il te plaît, implore Greta. Je ne pourrai pas dormir si je suis toute seule.

– C’est moi qui ne pourrai pas fermer l’œil si tu gigotes dans mon lit toute la nuit !

– Je ne gigoterai pas, promis, juré. Je ne bougerai pas d’un millimètre. Je me ferai toute petite, tu ne t’apercevras même pas que je suis là.

Je secoue la tête. Chaque soir, Greta me fait la même promesse, et le matin, je me réveille à moitié par terre, tandis qu’elle est étalée sur le matelas comme une étoile de mer.

Elle me sourit de toutes ses dents :

– S’il te plaît !

Cette conversation est inutile. Greta sait que je suis incapable de lui refuser quoi que ce soit. Elle me mène par le bout du nez, et c’est comme ça depuis son arrivée, il y a presque un an maintenant. De toute façon, si je refuse, je serai réveillée par ses pleurs.

Je capitule :

– OK, mais seulement pour cette nuit. Demain, tu dors dans ton lit.

Elle hoche vigoureusement la tête :

– Comme tu voudras, Hoshi.

Nous prenons le chemin de nos couchettes situées dans le dortoir des femmes, tout au bout du petit couloir central.

La nuit est le seul moment où nous pouvons rester entre nous, et même si nous sommes toujours, toujours, morts de fatigue, nous nous efforçons de passer une demi-heure ensemble. Parfois, on s'entraîne à lire et à écrire, mais pas aussi souvent qu'on l'aimerait. Difficile de se concentrer quand chaque partie du corps est douloureuse et que les yeux luttent pour rester ouverts. La plupart du temps, on se contente de se regrouper et l'un des plus vieux raconte une histoire. Il s'agit parfois de récits imaginaires qui nous arrachent pendant quelques précieuses minutes à cet endroit de souffrance, et nous transportent sur des tapis volants vers des mondes magiques, où vivent, dans des palais rutilants, de belles princesses et de séduisants princes, et où les bonnes fées arrangent tout, d'un coup de baguette magique. Cependant, la plupart du temps, il s'agit d'histoires vraies. D'un récit, d'un souvenir, d'une leçon d'histoire sur un événement du passé qui concerne notre héritage et explique comment le monde est devenu ce qu'il est. Ces moments sont notre seul moyen d'en savoir plus sur notre identité et notre place dans la société. Le sentiment d'injustice que je porte en moi, comme un boulet logé au creux de mon estomac, devient alors plus lourd. Ces témoignages le rendent plus difficile à porter. Tout le monde ressent la même chose, je le sais, mais la plupart semblent mieux que moi gérer ce fardeau. Amina a plus ou moins réussi à le transformer en espoir et non en haine. Elle est convaincue que les choses ne resteront pas figées.

– Regarde l’histoire, dit-elle. Le changement finit toujours par se produire. Il y a toujours une fin. Les murs tombent, les régimes sont renversés, le peuple se soulève.

J’adore Amina, mais elle se trompe.

Le Cirque existe depuis plus de quarante ans. Quarante ans que les Purs payent pour venir au spectacle. Quarante ans que des enfants bâtards sont arrachés à leurs familles, et forcés à se produire ici, au nom du divertissement. Quarante années de sévices, de souffrances, de vies sacrifiées. Le mal est enraciné au cœur de notre société. Comment pourrait-il disparaître ?

Je m’allonge, bien droite sur ma petite couchette dure. Greta se glisse dans le lit à son tour et se pelotonne contre moi.

Alors que je la pensais installée, elle bondit de nouveau pour attraper Lucy, sa poupée, restée sur son lit. Cet assemblage répugnant de tissus dépareillés cousus avec amour est tout ce qui lui reste de son foyer et elle ne peut pas s’endormir si elle ne l’a pas.

Elle se retourne et je sens son haleine tiède sur mon visage.

– Arrête de me souffler dessus, Greta !

– Désolée, chuchote-t-elle sans bouger d’un millimètre. Tu as vu la statue ?

– Oui.

– Elle était gigantesque, non ?

– Pas tant que ça. En réalité, je ne l’ai pas trouvée si spectaculaire qu’on le dit.

– Ah, oui ? Moi, j’ai adoré le gros bonhomme en or.
Le gros bonhomme en or Elle n’a aucune idée de ce qu’il représente, et je m’en réjouis.

– Je suis contente d’être dans la capitale, pas toi ? continue-t-elle.

– Non ! Pourquoi le serais-je ? Qu’est-ce que ça change d’être là ? Ce n’est pas comme si on allait faire du tourisme !

– Je sais, mais... il y aura tout un tas de gens importants qui vont venir nous voir, c’est Silvio qui l’a dit.

– Ils n’ont rien de spécial, Greta. Ils ne sont pas mieux que toi ou moi. Aucun d’eux.

– Tout de même. J’aime bien les regarder. Leurs habits sont trop beaux !

Je ravale la pique qui me brûle les lèvres. Amina a raison, on doit faire notre possible pour préserver son innocence, pour qu’elle quitte l’enfance le plus tard possible.

J’imagine qu’on pourrait dire que Greta est comme ma petite sœur, mais en réalité, c’est bien plus que ça. J’ai beau n’avoir que seize ans, j’ai l’impression d’être sa mère.

J’aime Greta et Amina plus que quiconque dans ce monde pourri. Plus que ma propre famille que je n’ai pas vue depuis onze ans...

La raison principale qui me pousse à survivre chaque soir est la nécessité de continuer à entraîner Greta. Non que j’aie envie qu’elle soit jetée dans l’arène pour faire

son numéro, oh non ! Cependant je dois faire en sorte qu'elle soit prête – prête de chez prête – lorsque ce jour viendra. Il faut que je la protège, même si je sais que plus elle s'améliore, moins je deviens indispensable.

Je me souviens comme si c'était hier du jour où elle est arrivée. C'était juste après l'accident d'Amina, alors qu'on répétait dans l'arène.

Silvio nous avait donné trois jours pour adapter le numéro dont je serais désormais la seule vedette. J'étais vraiment nerveuse, on l'était toutes les deux. On avait peur qu'il change subitement d'avis au sujet d'Amina, qu'il remette en question son utilité, qu'il décide de s'en débarrasser et que je ne la revoie plus jamais.

Je n'arrêtais pas de perdre l'équilibre et de glisser sur le fil. Amina essayait de masquer son irritation, mais même elle avait du mal à la cacher. Elle ne disait rien, et pourtant je savais qu'elle avait peur : pour moi autant que pour elle. Si je m'avérais incapable d'exécuter le numéro, elle ne serait pas la seule à être en danger. Elle tentait de garder son inquiétude pour elle, mais à chaque erreur de ma part, je voyais ses épaules se raidir, sa mâchoire se serrer.

Un silence tendu inhabituel s'était installé entre nous, lorsque soudain, les grandes portes s'étaient ouvertes sur Silvio. Il était entré, tirant un petit bout de fille sale par ses cheveux blond platine.

– Je vous présente notre dernière recrue ! avait-il raillé. Elle vient de passer les épreuves de sélection avec succès, pas vraiment haut la main, mais au royaume des aveugles,

les borgnes sont rois ! Les autres étaient archinuls ; celle-là, au moins, elle a l'air d'avoir un certain potentiel. Elle est souple, c'est déjà ça.

Et il avait tordu brutalement son bras en arrière, lui arrachant un cri.

Puis il m'avait scrutée de la tête aux pieds, l'œil inquisiteur.

– Comment se passent les répétitions ?

– Très bien ! avions-nous répondu d'une seule voix, Amina et moi.

– J'espère bien. Allez savoir pourquoi, la haute voltige est l'un de nos plus gros succès. Tu as plutôt intérêt à séduire les foules, ma beauté. Je n'ai aucune envie de tirer un trait sur ce numéro et de tout recommencer à zéro.

La menace flottait dans l'air.

Pendant qu'il parlait, Greta me fixait, la lèvre tremblante, ses grands yeux écarquillés. Silvio avait fini par la relâcher et l'avait poussée, si fort qu'elle s'était écroulée en vrac à mes pieds.

– De toute façon, ce rat d'égout est mon assurance vie. Forme-la. Et vite ! avait-il ordonné avant de tourner les talons.

Greta avait levé la tête et m'avait regardée, puis elle avait prononcé ces mots que nous crions tous à notre arrivée. Ces mots qu'elle répétait nuit après nuit, alors qu'elle s'endormait en pleurant dans mes bras. Ces mots qu'elle a cessé de prononcer aujourd'hui. Comme moi. Depuis combien de temps ? Je ne me souviens pas. Depuis que les

souvenirs de mon enfance se sont transformés en mythe, depuis que cet endroit pourri les a dévorés, depuis qu'il est devenu plus réel que ma vie d'avant.

– Je veux ma maman, avait sangloté Greta.

Nous n'avons pas beaucoup répété ce jour-là.

Amina et moi avons ramassé la pauvre petite créature et essayé d'arranger les choses, de la réconforter, de raccommoder ses minuscules ailes. Nous lui avons permis de tenir jusqu'aujourd'hui, grâce aux pansements, aux crèmes et aux bandages d'Amina, en la protégeant, en l'aimant, en la soutenant. Elle est devenue plus forte qu'elle ne l'était, j'imagine, mais elle n'a toujours pas sa place ici. C'est le cas pour nous tous, mais encore plus pour Greta. Elle est bien trop tendre, trop délicate pour ce monde. Elle ne pourra pas survivre longtemps dans un endroit pareil. Greta, c'est un papillon, et les papillons ont besoin de soleil, d'air, d'espace et de liberté, pas de projecteurs et de portes verrouillées. Les papillons sont vulnérables. Leurs ailes sont trop faciles à briser.

Je ne suis pas la seule à lui trouver une ressemblance avec un papillon. Silvio a décidé de l'appeler ainsi : le Papillon. Il considère sa beauté et sa fragilité comme des produits, des atouts qu'il pourra transformer en marque commerciale.

À tout moment, Silvio peut ordonner qu'elle entre en scène. Je suis même surprise qu'il ne l'ait pas déjà exigé. Mais lorsque ce moment arrivera, elle sera prête. Je le sais. Je ne cesse de lui répéter qu'elle l'est presque, même si elle ne me croit pas. Elle est bourrée de talent, elle est

tellement dans son élément là-haut, le public va l'adorer. Comment pourrait-il en être autrement ? L'immense fierté qui s'empare de moi dès que je pose les yeux sur elle s'accompagne d'un besoin urgent de la protéger.

Le Papillon et le Chat, c'est nous, Greta et moi.

BEN

Impossible de dormir, j'attends donc que tout soit silencieux et, comme d'habitude lorsque j'ai besoin de parler à quelqu'un, je descends à pas de loup dans la cuisine rejoindre Priya.

Elle prépare du pain dont l'odeur tiède m'accueille lorsque je pousse la lourde porte.

Priya lève les yeux et fronce les sourcils.

– Qu'est-ce que tu fais debout en pleine nuit ?

Mais elle fait semblant d'être fâchée, je vois à l'étincelle qui brille dans ses yeux qu'elle est heureuse de me voir.

Je m'assois sur le tabouret et je la regarde travailler. Il fait froid ici, en dépit des fours, et je colle mes genoux à ma poitrine. Priya me jette un coup d'œil, s'interrompt, et se dirige vers le placard. Elle en sort délicatement son sari. Je m'enveloppe avec reconnaissance dans le tissu chatoyant, en me souvenant du jour où je l'ai découvert. Je discutais avec elle dans la cuisine par un matin glacial, et j'ai frissonné. Elle a fait claquer sa langue et m'a dit de remonter – en haut, il y avait du chauffage – ou bien

d'aller me chercher un pull. Mais j'ai ignoré ses conseils et je suis resté recroquevillé sur le tabouret.

Elle ne cessait de me jeter des regards hésitants, comme si elle n'arrivait pas à se décider, enfin elle a fouillé l'armoire à provisions et en a sorti le sari. Il était rangé au fond d'une étagère, caché sous un sac de riz, enveloppé dans du papier brun. Je n'oublierai jamais le moment où elle l'a secoué. Ce jour-là, la pièce était éclairée par un pâle soleil d'hiver, comme parfois lorsqu'il reste très bas dans le ciel. Le sari en se déployant captura toute la lumière puis la refléta de nouveau dans la cuisine. Le satin turquoise brillait de reflets dorés et violets, tel une plume de paon.

– Ne le dis à personne, a-t-elle murmuré. C'est illégal.

Comme je ne comprenais pas ce qu'elle voulait dire, elle m'a expliqué. Ce sari était la tenue de mariage de sa grand-mère. Sa mère l'avait gardé, puis le lui avait transmis. Lorsque les costumes traditionnels indiens avaient été interdits, Priya l'avait caché chez elle, mais sa maison était si humide qu'elle redoutait qu'il s'abîme. Alors elle l'a introduit clandestinement ici.

– Plus tard, je le donnerai à ma fille, a-t-elle ajouté. Peut-être pourra-t-elle le porter le jour de son mariage, si les choses s'arrangent pour nous ?

Ainsi elle avait sa propre famille. Pour la première fois, je comprenais que dans sa vie, il n'y avait pas que moi et son travail de domestique chez nous.

Par la suite, j'ai réussi à la persuader de m'en dire un peu plus sur elle. Elle s'est méfiée au début, mais elle n'a

pas pu résister. Surtout lorsque je lui ai posé des questions sur Nila et Nihal, ses enfants.

Je les ai toujours un peu enviés, ces deux-là, même si je ne les ai jamais rencontrés. C'est absurde, je sais – j'ai tout, alors qu'eux, ils n'ont rien –, mais cette flamme dans les pupilles de Priya lorsqu'elle parle d'eux me rend triste et vide à l'intérieur. Elle les adore, ça crève les yeux. Elle ne leur rend visite que quelques heures par mois, lors de sa demi-journée de congé mensuel, mais sa voix indique clairement qu'elle ne vit que pour ces moments-là.

Je me demande si les yeux de ma mère brillent autant lorsqu'elle parle de moi. Comment serait-ce possible ? Il faudrait déjà qu'elle mentionne mon nom ! Elle est bien trop occupée à discuter de choses plus importantes.

Priya a déjà commencé à pétrir un nouveau pain, et ses doigts nerveux mélangent l'eau et la farine pour les transformer en pâte.

– Que se passe-t-il ? interroge-t-elle. Qu'est-ce qui vous empêche de dormir cette fois, monseigneur ?

– Le Cirque. Je meurs d'envie d'y aller, mais je sais déjà que mère et père ne voudront pas.

Ses mains s'immobilisent et elle me scrute, le visage étonnamment dur.

– Pourquoi veux-tu y aller, Ben ?

– Pourquoi je veux y aller ? Mais parce que tout le monde trouve le spectacle génial !

– Ça ne me surprend pas, répond-elle d'un ton froid, la voix cassée.

Elle reprend le travail de la pâte, qu'elle écrase du poing. Elle s'acharne sur elle, la jette sur le plan de travail, la martèle, et puis elle recommence, encore et encore. Soudain, l'atmosphère change : Priya m'ignore totalement et se concentre sur le pain, lèvres serrées, épaules voûtées.

Tout est chamboulé ce soir. Normalement, on discute pendant des heures, bien que l'on sache tous les deux que c'est interdit.

Je reste assis sottement, à la regarder faire.

Une éternité s'écoule avant qu'elle n'ouvre de nouveau la bouche :

– Si c'est vraiment le genre de spectacle que tu penses pouvoir apprécier

– Pourquoi est-ce que je ne l'apprécierais pas ?

Elle m'observe de nouveau, son visage affiche une expression que je ne lui ai jamais vue auparavant.

– Tu veux vraiment que je t'explique ?

– Ben oui.

– Eh bien..., commence-t-elle.

Mais elle s'interrompt, puis semble se ressaisir.

– Oublie ça. Peu importe mon avis. Je ne suis qu'une Bâtarde. Je ne sais pas de quoi je parle.

Elle me tourne le dos, puis elle marmonne :

– Tu devrais aller te coucher, ce n'est pas bien d'être ici, avec moi.

C'est la première fois qu'elle me dit ça. Elle attrape un sac de carottes et se met à les tailler à toute vitesse. *Schlak, schlak, schlak.*

Pourquoi est-ce que ça la contrarie autant que j'aie envie d'aller au Cirque ?

– Priya ?

Je ne comprends pas ce sentiment de gêne qui me ronge.

– Tu vas bien ?

– Très bien. Pourquoi je n'irais pas bien ?

Sa voix est plus mesurée que d'habitude.

Je hausse les épaules :

– J'ai dû dire quelque chose qui t'a fait de la peine, mais je ne sais pas quoi.

Elle soupire et se retourne vers moi.

– Oui, acquiesce-t-elle, plus doucement cette fois.
Tu ne sais rien.

Elle pose le couteau et s'accoude au plan de travail. Son corps s'affaisse, comme si soudain elle devait faire un énorme effort pour se tenir droite. Lorsqu'elle lève les yeux, son regard me transperce.

– Le Cirque, ce n'est pas le pays des merveilles, Ben, c'est un camp de prisonniers !

Elle traverse la pièce, s'approche de la fenêtre et contemple la vue sur la ville. D'ici, on voit les toits du Cirque, illuminés et scintillants.

– Il y a plein d'enfants, là-bas, la plupart sont plus jeunes que toi.

Elle s'autorise un rire sarcastique et froid.

– Et les adultes n'ont pas l'air très nombreux, d'après ce que je sais. Tu crois qu'ils sont venus au Cirque de leur

plein gré? Qu'ils ont choisi de quitter leur famille pour vivre en orphelins?

– Je ne sais pas. Peut-être qu'ils sont contents d'être enfin tranquilles, débarrassés de leurs parents. Et puis ce ne sont que des...

Je m'arrête juste à temps.

– Ce ne sont que des Bâtards? C'est ce que tu allais dire?

Je baisse la tête. Je ne voulais pas la contrarier davantage.

Elle retourne devant le comptoir et reprend l'épluchage des carottes.

– Tu as raison, bien sûr. Il n'y a que des enfants bâtards au Cirque. Et ils ne comptent pas. De toute façon, les Bâtards n'ont pas de sentiments, n'est-ce pas?

Je ne réponds pas.

– Ça doit être vrai. C'est ce qu'on vous apprend à l'école, non? C'est ce que vos parents et votre gouvernement racontent? Alors, c'est vrai.

Je ne suis pas certain qu'elle attende une réponse de ma part. Je me contente de rester assis en silence.

Tandis que je la regarde émincer les légumes avec acharnement, un mélange de culpabilité et de honte m'envahit. Ça n'a aucun sens. Pourquoi ai-je l'impression d'avoir fait quelque chose de mal?

Finalement, je plie le sari et je le pose sur le tabouret, puis je quitte furtivement la cuisine et je regagne ma chambre.

HOSHIKO

Amina n'est pas encore revenue et tout le monde est endormi, sauf moi. Dans mes bras, Greta respire calmement. J'enfouis mon visage dans ses cheveux doux et je la serre contre moi.

Comment réagirais-je si elle acceptait enfin de dormir dans son lit ? Mal, j'en suis sûre.

Ce réconfort que je lui apporte la nuit est réciproque. En général, me blottir contre elle m'aide à contenir un peu le chagrin. Mais pas aujourd'hui. Ce soir, tous les souvenirs, la douleur et la peur refusent de s'effacer. Furieux d'être tenus à distance, ils s'infiltrèrent dans les fissures des murs que j'ai construits pour me protéger et viennent me tourmenter.

J'essaie de penser à autre chose, mais les images virevoltent dans ma tête comme un carrousel frénétique de photos en noir et blanc.

L'espace d'une seconde, maman, papa et Miko apparaissent, figés. C'est notre dernier instant ensemble, ils tendent les bras vers moi. J'essaie de les rejoindre, de toucher leurs doigts qui s'effacent peu à peu, mais trop

tard, ils disparaissent et l'image floue s'éloigne. Comme à chaque fois, ils m'échappent avant que je puisse distinguer nettement leurs yeux, leur visage, avant que je me souvienne en détail de leur apparence.

Pourquoi suis-je incapable de me les rappeler ? Pourquoi mes souvenirs se sont-ils envolés ? Tout s'est évanoui, il ne me reste plus que ces flashes qui me torturent.

Greta se souvient encore. Parfois, lorsque ça va vraiment mal, elle se transporte chez elle. Son regard devient vitreux, signe qu'elle n'est plus là. Ça rend les choses plus difficiles pour elle, je le sais, mais parfois je l'envie, cette petite fille qui dort près de moi. Elle au moins n'a pas encore perdu sa famille.

Le détachement avec lequel je considère mon passé me terrifie. Les images de ce qui était pour moi la maison sont devenues floues et opaques, comme des volutes de fumée. J'essaie de les fixer, mais elles filent entre mes doigts. Dès que je m'efforce de me rappeler une personne en particulier, même maman, j'ai l'impression d'évoquer l'histoire de quelqu'un d'autre. Je suis incapable de faire la différence entre un vrai souvenir et les détails que j'ai fabriqués pour remplir les blancs. C'est précisément la raison pour laquelle on interdit aux Bâtards du Cirque tout contact avec leur famille : pour couper les liens, pour les empêcher d'avoir la nostalgie de leur foyer.

Je déteste l'admettre, mais cette stratégie fonctionne.

Avant, je les réclamaïis tout le temps. J'étais dévorée par l'envie de les voir, maman, papa, et mon tout petit

frère. Il n'avait qu'un an lorsque je suis partie. Je me souviens d'un petit bonhomme tout rond, aussi incroyable que ça puisse paraître. Comment pouvait-il être aussi joufflu en vivant dans un taudis ? Maman lui donnait le sein, voilà pourquoi. Elle était très pâle et fragile, elle ressemblait à une brindille. Il devait pomper ses nutriments, comme je l'avais fait avant lui.

Elle se sacrifiait pour lui, pour nous deux. Elle dépérissait sans bruit, en affichant en permanence un sourire tendre. Elle était comme ça, maman : totalement désintéressée, douce et patiente. Tout ce que je vois quand je regarde en arrière, ce sont des contours qui s'estompent de plus en plus. Un jour, d'une manière ou d'une autre, il faudra que je sache ce qu'ils sont devenus.

Je me retourne face au mur, mes doigts arrachent la peinture craquelée et sale.

Un filet, un flot, un torrent, et soudain, le barrage explose.

Un énorme sanglot remonte du plus profond de moi. Je cache ma tête dans mon mince oreiller pour essayer d'étouffer mes pleurs. Ça ne marche pas, si quelqu'un se réveille, il comprendra ce qui se passe. J'ai assez entendu les autres pleurer pour en avoir la certitude.

Je ne pleure plus depuis longtemps. Qu'est-ce qui m'arrive ce soir ? Il ne manquerait plus que je réveille Greta. Elle serait bouleversée car elle ne m'a jamais vue ainsi. Personne d'ailleurs. Sauf Amina.

Je finis par retirer mon bras glissé sous elle et je me lève, aussi discrètement que possible. Je trotte en silence jusqu'à la fenêtre, je m'accroche aux barreaux et, le front collé à l'un d'eux, je contemple le paysage. Nichées en haut de la colline, donnant l'illusion de tutoyer les étoiles, les immenses maisons des gens riches et célèbres dominant la ville. Tout en haut de l'une d'elles, une lumière est encore allumée et une silhouette se profile à la fenêtre.

Un bruit me pousse à me retourner : Amina s'étire et bâille en avançant vers moi.

– Comment va ton patient ?

Elle affiche un petit sourire triste.

– Pas trop mal, j'imagine. La fracture est propre, elle se consoliderait sans problème si...

Elle n'a pas besoin de finir sa phrase, je sais ce qu'elle veut dire. Si on lui en laissait le temps, l'os se réparerait convenablement, mais si le garçon est immobilisé, il ne fera pas gagner d'argent au Cirque, un détail qui n'incitera pas Silvio à la patience.

Amina a le triste privilège d'être la seule Bâtarde à être encore au Cirque sans se produire. Elle a vingt ans aujourd'hui, un âge avancé pour nous. Il y a encore dix-huit mois, elle comptait parmi nos meilleurs artistes. Seulement un soir, elle est tombée. Elle avait veillé un enfant toute la nuit. Il s'appelait Aran. Amina avait essayé de le sauver après son agression par un groupe de Purs qui déambulaient dans le Cirque avec l'envie d'en découdre.

Elle avait échoué : Aran était mort. Mais Amina l'avait veillé plusieurs nuits sans fermer l'œil, et c'est ainsi que l'accident était arrivé.

Il y avait des archers ce soir-là dans l'arène. Douze. Il est toujours indispensable d'être parfaitement synchronisés quand on évolue au trapèze, mais lorsqu'il faut en même temps esquiver des flèches mortelles lancées d'un peu partout, cela rend la concentration compliquée.

Je me souviens parfaitement de la scène : je me balançais sur le trapèze, mains tendues, en attendant qu'Amina les saisisse comme elle l'avait fait des millions de fois. Je me rappelle la flèche, volant dans l'air, se plantant dans son cou, frémissante, tandis que le public explosait de joie. Je revois sa bouche s'ouvrir sous l'effet de la surprise, ses yeux s'écarquiller. Elle a manqué de concentration pendant un instant, pas plus, mais dans notre métier, un instant, c'est trop long. Elle a raté l'accrochage. Elle n'a pas agrippé mes mains et son pied a dépassé le point central du fil. D'un millimètre, d'une fraction de seconde. Il n'en fallait pas plus.

J'ai eu l'impression que le temps ralentissait : je me balançais là-haut, et je la regardais tomber, impuissante. Elle me tendait les bras, les yeux exorbités par la terreur, en chutant à toute allure vers le public.

Ce soir-là, les Purs envahirent l'arène, malgré les avertissements de sécurité. Ils bousculèrent les gardes, renversèrent les barrières. Des centaines d'entre eux se précipitèrent pour arriver à elle les premiers. Une foule grouillante et hystérique.

Sous mes yeux, Amina s'est écrasée et l'instant d'après, ils étaient tous sur elle, en train de la dépouiller.

Et ils prétendent que c'est *nous* qui ne sommes pas humains !

Il y aurait presque de quoi rire. Ces Purs, avec leurs grands airs, leur sentiment de supériorité qu'ils portent comme une couronne. Ce sont des animaux, des bêtes sauvages. Tous ! Jusqu'au dernier.

Dieu seul sait par quel miracle Amina n'est pas morte cette nuit-là. Ils l'ont laissée pour morte. Ils ont cru qu'elle était morte. Ils l'auraient découpée en morceaux si les gardes n'étaient pas finalement intervenus. Elle n'a plus jamais été la même depuis. Impossible d'évoluer sur un fil lorsque vos bras et jambes ont été fracturés à plusieurs endroits, vos côtes enfoncées, vos doigts tordus et inutilisables.

Silvio ne l'a gardée que pour ses compétences médicales. Elles lui ont sauvé la vie. Évidemment, elle n'a jamais reçu de formation officielle, mais sa mère lui a appris les rudiments quand elle était petite, avant qu'on ne l'arrache à son foyer, et depuis, elle nous soigne. Personne ne lui dit ce qu'il faut faire, elle le sait d'instinct. Elle a ça dans le sang. Apparemment toute sa famille possède ce don depuis des générations.

Voilà pourquoi Silvio la tolère. Elle lui est encore utile, contrairement aux autres. Elle lui fait faire des économies, elle ramène à la vie des gens qui seraient morts sinon, elle répare et guérit les meilleurs artistes de Silvio, elle les remet sur pied, elle leur permet de remonter sur scène.

Il n'a jamais eu besoin de payer de médecin, il se contente d'appeler Amina pour qu'elle le sorte du pétrin. Encore et encore.

La seule fois où j'ai ressenti autre chose que de la haine pour lui est le soir où il l'a épargnée. Cette nuit-là, j'ai eu envie de le serrer dans mes bras.

Auparavant, je prenais la force d'Amina pour acquise. Elle semblait toujours si résistante, si solide. Mon héroïne. Je ne m'en serais jamais sortie si elle ne m'avait pas formée, soutenue. Si elle ne m'avait pas poussée à croire qu'il y aurait une vie après le Cirque, que cette misérable existence aurait une fin. Amina est toujours mon héroïne, bien sûr, mais maintenant, je sais qu'elle n'est pas invincible. Je sais que je dois essayer de la protéger autant qu'elle-même me protège.

Je sens qu'elle scrute mon visage.

– Tu as pleuré, souffle-t-elle. Que se passe-t-il ?

– Aucune idée. Rien. Tout Je suis crevée, c'est sûrement ça. Va te coucher, je vais bien, je t'assure.

Elle me sourit mais ne s'éloigne pas. Elle me prend par la taille et nous contemplons côte à côte le clair de lune.

Je pose ma tête sur son épaule, sur un coussin de boucles folles.

– Je pensais à ma famille, dis-je. Je n'arrive pas à me souvenir du visage de maman.

Elle garde le silence un moment.

– C'est dur, ça. Moi aussi, j'oublie des choses.

– Vraiment ?

Elle hoche la tête tristement.

– Fais en sorte qu’ils ne te volent pas qui tu es, ni d’où tu viens. Ainsi tu garderas ta famille en toi. C’est ce que je me dis chaque jour. Peu importe si certains détails deviennent un peu flous parfois, on ne perd jamais ceux qu’on aime. Ils sont là, au fond de nous. Notre force de caractère, c’est eux qui nous l’ont donnée.

Amina trouve toujours les mots justes pour me consoler.

– Tu crois que les choses changeront un jour ?

Sa réponse est ferme et immédiate :

– Oui. Si on continue d’y croire. Si on n’abandonne pas l’espoir. Si on reste unis. Alors oui, elles changeront. Regarde là-haut, lance-t-elle.

Elle tend l’index vers un point au-dessus de la ville, sur l’horizon lointain. Une lueur rose pâle éclaire la nuit.

– Un nouveau jour se lève.

Elle caresse doucement mes cheveux et je sens mes épaules se relâcher. Elle me prend par la main, me conduit jusqu’à mon lit. Je me blottis près de Greta. Amina me borde avec le drap fin et s’assoit par terre, près de moi, en continuant de caresser mes cheveux comme elle le faisait il y a longtemps, les premiers jours après mon arrivée.

Et je sens mes yeux se fermer.

BEN

Lorsque je descends prendre mon petit-déjeuner, tout le monde est déjà à table et mange en silence. Francis a le nez sur son téléphone, comme d'habitude. Il doit jouer à un jeu violent, *Bastard Kombat*, me semble-t-il. Père consulte les nouvelles sur sa tablette, mère ouvre ses e-mails.

J'essaie de croiser le regard de Priya au moment où elle pose les assiettes sur la table, mais elle ne me regarde pas. Contrairement à d'habitude, elle ne m'adresse aucun petit sourire complice discret.

Soudain, mère pousse un cri. Nous levons tous les yeux, même Francis. Sans un mot, elle passe la tablette à père qui lit le message, ricane avec dédain, et la lui rend.

– Je parie que la réponse sera non ! lance-t-il.

– Gagné !

Les yeux bleus froids de mère se tournent vers Francis et moi.

– Nous sommes invités au Cirque. Quatre places VIP pour la soirée d'ouverture.

Je jette un coup d'œil à Priya qui se tient au coin de la pièce, tête baissée. Je regrette de la contrarier davantage mais je ne peux pas rater cette occasion.

– J'aimerais bien y aller, en fait...

J'ai le sentiment étrange que mère ne va pas apprécier...

Elle me dévisage d'un air désapprobateur.

– Tu veux assister à ce spectacle dégradant ? Applaudir ces Bâtards qui s'avilissent en public ?

Elle lève un sourcil, sa mimique habituelle pour marquer le dédain.

– Et pour quelle raison, au juste, Benedict ?

Je me tortille sous son regard scrutateur.

– Tout le monde y va, au lycée.

Dès que la réponse sort de ma bouche, je comprends à quel point elle est peu convaincante. Alors, j'ajoute :

– Et ce serait pédagogique de voir, au moins une fois, ce qui se passe vraiment là-bas. Connaître nos ennemis, tout ça, tout ça

Mère semble songeuse :

– Hum... Tu dis que tous tes camarades y vont ? Qu'en penses-tu, Francis ?

Mon frère hausse les épaules.

– Mouais, l'idée peut être sympa. Surtout s'il y a de l'action, si vous voyez ce que je veux dire...

Son regard s'éclaire.

– Alors là, oui, ça me dirait bien !

Mon père repose nerveusement sa tasse. Des gouttes de café éclaboussent la table.

– N’y pense pas ! décrète-t-il d’une voix étonnamment ferme.

– Réfléchissons, Roger, tempère ma mère. Je dois garder en ligne de mire mon objectif de prendre la direction du parti. Augmenter ma notoriété en apparaissant dans ce genre d’évènement majeur peut faire toute la différence.

– Non ! Je ne te laisserai pas mettre les garçons en danger pour améliorer ta popularité !

– Tu parles comme si ma seule petite personne était concernée. Mais j’agis pour toi aussi, et pour eux. Je me donne tout ce mal pour chaque membre de cette famille : c’est pour vous que je fais tout ça !

– Faux ! Tu ne penses qu’à toi ! Après ce qui s’est passé, protéger les enfants doit être la priorité absolue. Nous étions d’accord là-dessus.

« Ce qui s’est passé » est la formule qu’ils utilisent toujours. Comme si on ne savait pas à quoi ils faisaient allusion !

Ma mémoire se rappelle chaque instant.

Une main dans la foule m’attrape, m’arrache à mes parents. Une lame se pose sur ma gorge. Des coups de feu retentissent.

– Depuis deux ans, les choses ont évolué, rétorque mère. On contrôle beaucoup mieux les Bâtards aujourd’hui.

– Ce qui les rend encore plus haineux, tu as dû t’en apercevoir, non ? Les risques d’une nouvelle tentative d’enlèvement sont plus grands aujourd’hui et non l’inverse !

– Nous prendrons des agents de sécurité supplémentaires, et la police sera présente aussi. Que pourrait-il se passer en réalité ?

– Ils ont beaucoup, beaucoup d'imagination, crois-moi. Et pourquoi montrer ces singeries pitoyables aux garçons ?

– Nous ne pouvons pas les élever dans du coton, Roger, avance-t-elle d'un ton mesuré.

– On ne les élève pas dans du coton, on les protège du mieux qu'on peut ! Les exhiber devant un groupe de Bâtards amers et en colère est non seulement stupide, mais dangereux. Et ce ne sont pas de simples Bâtards, ce sont des Bâtards de cirque. Autant dire le pire du pire.

Ma mère fait comme si elle ne l'avait pas entendu.

– Il y aura des caméras là-bas, et puis des milliers de personnes vont mettre des photos en ligne.

Elle esquisse un sourire à cette perspective.

– Nous n'irons pas. Je m'y oppose formellement, assène père.

Tous deux se penchent en avant et se défient du regard. Elle porte une tenue de femme de pouvoir : chemisier blanc impeccable, veste bleue très chère, coupe au carré, brushing soigné. Lui n'a pas tout à fait autant d'allure : sa chemise est un peu trop serrée, sa cravate légèrement de travers, et ses cheveux sont clairsemés en haut du crâne.

Je retiens mon souffle.

Quelques secondes plus tard, il baisse les yeux.

– Et zut à la fin, fais ce que tu veux !

Sa voix est défaite, exaspérée et résignée à la fois.

– Comme toujours...

Le sourire de ma mère réapparaît, un petit rictus de victoire.

– Eh bien, c'est décidé : sortez vos habits de fête, messieurs ! rit-elle d'un ton plein de sarcasme. Ce soir, nous allons au Cirque !